

Un désir d'enfant...

L'importance du père

En psychanalyse, il est de coutume de dire que la mère, en mettant l'enfant au monde, le marque de son désir. Ce désir, présent cependant dès le début de la grossesse, est le véritable moteur de la vie de l'enfant à venir. À ce titre, il est essentiel de bien l'alimenter pour contribuer au bon développement de l'enfant. Un enfant mal désiré ou dont le désir a été imprégné de honte ou de culpabilité est susceptible d'en ressentir les blessures tout au long de sa vie. Par ailleurs, ce désir qui précède sa venue au monde n'est pas du seul fait de la mère. Pour qu'il donne naissance, encore faut-il qu'il se soit accouplé à un autre ! Et de fait, c'est cette conjugaison de désirs qui portera l'enfant dans les premiers temps de sa vie, jusqu'à ce qu'il se sente lui-même animé d'un désir suffisamment fort pour *voler* de ses propres ailes et... *convoler* à son tour. Ainsi, la participation de l'homme – dans sa fonction paternelle qui induit « un autre que

la mère » – est-elle indispensable. Ceci, afin que l'enfant puisse reprendre à son compte ce désir, en assumer la transmission et le traduire (avec bonheur) pour le transmettre à son tour.

Un père est en effet indispensable pour concrétiser un désir d'enfant et lui faire « prendre forme » humaine. Ainsi son nom est-il donné au fils en signe de reconnaissance, afin que l'enfant puisse intégrer cette présence dans son développement. Mais le seul nom du père ne suffit pas et certains enfants qui le portent se vivent privés de père, parce que la mère l'aura renié ou n'aura pas plus reconnu son fils qu'elle n'aura reconnu son désir de lui donner un père.

La reconnaissance d'un père est essentielle, car elle affranchit en partie la femme de sa toute-puissance maternelle, et épargne au fils que sa volonté de puissance enfantine ne se traduise de manière tyrannique.

Volonté de puissance enfantine

La volonté de puissance enfantine est une façon de s'affirmer, de s'exprimer ou de se mettre en valeur par des moyens enfantins : colère, caprice, crise de désespoir, pour assouvir un désir ou répondre à un besoin. C'est pour l'enfant une façon de se sortir de l'insécurité. Elle peut être entendue comme un droit légitime de s'élever, mais elle peut aussi dériver en soif de puissance pour dominer les autres, de façon tyrannique et abusive. On en retrouve les traces chez l'adulte lorsqu'il veut exercer son emprise, lorsqu'il fait preuve d'intransigeance ou qu'il veut avoir raison à n'importe quel prix. Aussi l'enfant doit-il apprendre à se modérer et à se civiliser au fur et à mesure qu'il grandit. L'acquisition de la sociabilité lui permettra de se mettre en valeur de façon recevable. Dominer non par la violence, la dépréciation, la rigidité, l'autoritarisme arbitraire, par exemple, mais par ses compétences et ses talents est le meilleur moyen de faire reconnaître et d'exercer sagement son autorité.

Une mère qui reconnaît le père de l'enfant permet (*père met*) à l'un d'assumer sa paternité et à l'autre de cesser de n'être que le fils de sa mère pour se réaliser à son tour sans culpabilité à travers un acte de paternité.

Le fils dont le père n'a pas été exclu de son univers peut se projeter dans l'avenir et se séparer de sa mère en bons termes – sans chercher davantage à occuper la place du père. Les problèmes qui se présentent à la mère et au fils – aussi déchirants soient-ils à certaines périodes – seront alors abordés avec plus de sérénité.

L'enfant sait intuitivement qu'il faut être deux pour donner vie... Pourtant, la femme en proie à ses démons intérieurs ne se plie pas toujours à cette évidence. À l'écoute de son seul désir (d'enfant), elle oublie ou néglige la participation du père. L'enfant peine alors à s'émanciper et à départager son désir de celui de sa mère.

Elle peut aussi, en s'accouplant en apparence à un homme, s'accoupler de façon fantasmatique à un autre – son propre père – pour supplanter sa mère ou au contraire fusionner avec elle.

Claude élève seule Raphaël. Le géniteur de son fils n'a eu le droit de voir l'enfant qu'une seule fois, le jour de la naissance. Depuis, il est tenu à l'écart. Claude le rejette. Quand elle en parle à ses amies, elle en fait le portrait d'un homme incapable. Claude a décidé que ce petit garçon ne connaîtrait jamais son vrai père. Dès qu'il est en âge de parler, elle lui dit que son propre père est celui de l'enfant. Elle-même appelle ce père par son prénom. L'enfant la croit. Richissime notable d'une grande ville de province, le père sourit avec attendrissement quand il apprend qu'elle le fait passer pour le père du petit Raphaël. Il n'a jamais eu le temps de s'occuper d'elle autrement qu'en la gâtant démesurément sur le plan matériel et financier.

En donnant à son père le fils qu'il n'a pas eu, Claude cherche à attirer l'attention de celui-ci. Elle aspire à se rendre aimable pour cet homme

qui fut l'objet de virulentes critiques de la part de sa première femme, la mère de Claude. Elle garde aussi l'espoir de s'appropriier l'homme de sa mère et de prendre la place de l'épouse auprès de son père. Elle n'a pas eu de rapport incestueux réel, mais elle a conçu son fils « avec son père ». L'enfant risque fort d'en pâtir s'il est maintenu dans cette illusion qui confond les générations.

Une femme peut aussi faire un enfant « dans le dos de l'homme » (qu'elle a pourtant choisi comme père). Ou contre lui, en lui en voulant de devoir faire appel à lui, car elle nourrit en elle une haine ou une peur ancestrales de l'homme. Elle lui arrache en quelque sorte sa virilité tout en niant sa paternité. Le désir d'enfant est alors empli de peur, de honte ou de ressentiment.

Le fils pourra, sans savoir le formuler, ne pas se sentir fils de son père ou avoir honte de devenir un homme de crainte d'être à son tour détesté par sa mère.

Ainsi le désir qui préside à une naissance est-il complexe. Marqué par le désir troublé de sa mère ou troublé par ce désir marquant, un fils peinera à établir la vérité de son histoire si le père en a été effacé. Prendre son envol et échapper à l'emprise maternelle sera pour lui une épreuve angoissante à surmonter.

Mais il n'y a pas de règle précise. Un autre garçon pourra reconnaître son père sans en porter le nom et se reconnaître à travers lui, pour peu que la mère autorise l'homme à reconnaître l'enfant et que celui-ci, encouragé dans sa paternité, accepte de l'assumer... L'important est que les désirs parentaux continuent à s'accorder et à s'incarner dans l'équilibre que leur fils acquiert progressivement : il est bien le symbole vivant de ces désirs conjugués.

Sans doute est-il paradoxal de commencer un livre sur la relation entre mère et fils en parlant du père... Il faut y voir une façon d'indiquer que,

quoi qu'il en soit, on ne peut en faire abstraction... Rappeler que, quelque part dans le cœur, le corps et l'esprit de la mère ou du fils rôde ce père n'est pas fortuit. Cela permet de souligner que, dans le meilleur des cas, son empreinte, même en son absence, est là pour rappeler la loi de l'interdit de l'inceste... Cette loi dont le père serait à la fois le promoteur et le garant et qui autorise l'expression de l'amour tout en le protégeant.

Autrement dit, au-delà des tentations qu'attise cette relation, il est vital de garder à l'esprit que si un fils vient un instant combler le désir d'une femme et lui donner l'illusion d'être le seul homme aimable en son cœur, il s'agira de ne pas entretenir cette illusion, afin d'éviter les souffrances insensées en qui découleraient.

Un désir avoué de fils

« Moi, quand je serai grande, mon fils, il s'appellera Paul ! » Ainsi parlait Cloilde à trois ans. Vingt ans plus tard, elle donne naissance à son premier enfant. Un fils, bien sûr... Elle l'appelle Clovis...

« Moi, mon sort m'a toujours satisfaite... Mais jamais j'ai imaginé que j'aurais une fille. J'ai toujours voulu un garçon. Un garçon en premier. Déjà, enfant, ma poupée, c'était un poupon. Je l'avais rasé. Il s'appelait Alexandre, comme mon frère. Avec mon frère, on s'entendait bien. Je l'adore. J'ai toujours rêvé de faire le même métier que lui. Et quand il a fait sa première année de médecine, j'ai su que je deviendrais chirurgien... Mon père, il était tout pour moi. Mais lui, il aurait voulu que je sois infirmière. »

Contrairement au pénis, le vagin n'a pas sa place dans la théorie de la sexualité infantile. Pourtant, il est bien un organe sexuel et reproducteur à travers lequel la femme affirme son identité. Du fait qu'il est invisible, certaines viennent à en douter. Bien sûr, toute femme n'a pas rêvé d'avoir un phallus à la place de son sexe (féminin). Seulement, la plupart des

femmes, à un moment de leur existence, ont rêvé d'avoir le pouvoir qu'elles n'avaient pas... Celui dont leur frère aîné ou cadet jouissait dans le cœur maternel. Ou un autre, équivalent à celui de leur père. Dans le but d'échapper à leur mère, de la contredire ou de la dominer afin de se sentir plus fortes, car reconnues à l'extérieur, d'un point de vue social par exemple.

C'est souvent dans ces cas de figure qu'intervient le désir de fils. Refusant de se laisser définir par la négative, la fille, la future mère, entre dans une quête de pouvoir pour « être plus (forte) que je ne suis »...

Il s'agit moins d'un désir de pénis que de désirer l'autre et ce qu'il a et qui (nous) manque. Dans l'espoir de ne plus se sentir « pas assez ».

Pour Clotilde, la naissance de son garçon est l'occasion de dire qu'elle n'est pas un garçon et qu'elle n'a jamais souhaité le devenir... C'est une façon aussi de donner un fils à sa mère et d'acquérir la liberté de devenir ce qu'elle est : une fille. En effet, petite dernière de quatre filles, on l'appelait (pour rire) Émile ou Milou. Et à la disparition de son père, alors qu'elle avait sept ans, sa mère devenue dépressive la retint auprès d'elle en l'empêchant d'aller jouer avec ses sœurs et se mit en tête de l'habiller en petit marin : pull rayé et pantalon à pont qui lui allaient si bien.

Pour Annie qui n'a jamais douté non plus que son premier enfant serait un garçon, c'est une façon de se rehausser au niveau de son frère adoré tout en prenant une revanche sur lui. Enfant, alors qu'ils avaient à peine deux ans de différence, il avait « droit à tout »... Sa mère avait toujours une excuse pour le protéger et une bonne raison pour obliger Annie à faire ce que lui n'était pas tenu de faire. Ainsi, contrairement à lui, lavait-elle son linge personnel. Et il aurait fallu qu'elle renonce à faire médecine pour ne pas blesser l'aîné recalé en première année.

Pour Anne-Marie, son fils ressuscite en quelque sorte le garçon qu'elle ne fut pas. Aînée d'une fratrie de trois, elle vécut à huit ans la naissance d'un petit frère comme une déchirure. Promise à un avenir radieux, unique objet de

consolation d'une mère dépressive après une fausse couche tardive, elle se vécut abandonnée et dévalorisée quand le petit Hector capta l'attention maternelle. Son dépit fut tel qu'elle se jura d'avoir d'abord un fils pour que sa fille ne se sente jamais ainsi déçue – et pour se venger de sa mère.

Pour Suzanne, son désir de fils prend naissance dans la volonté d'échapper à un sentiment de malédiction. Trois générations de femmes qui n'ont donné naissance qu'à des femmes, les unes et les autres ayant subi la violence de leur père, de leur mari, mais aussi de leur mère ou grand-mère... Si sa mère avait obéi à sa grand-mère, elle-même n'aurait pas vu le jour. Et l'aïeule furieuse que sa fille eût contrevenu à ses ordres la soumit à sa violence. Souffrant dans son corps de femme de la souffrance des femmes qui l'ont précédée, elle espère avoir un fils afin qu'il « n'endure pas le même martyre »... Pour en finir avec ces lignées de filles et que son enfant échappe aux affres de la féminité...

Annie, Clotilde, Suzanne... L'une espère un fils pour échapper à la fatalité, l'autre pour se soustraire à sa mère. Certaines mettent au monde un garçon pour donner à leur père le fils que cette mère n'a pas su lui donner. Ou encore s'affirment de cette façon pour ne pas se laisser supplanter par une sœur ou un frère qui ont déjà mis au monde un garçon.

Il est curieux de découvrir que certaines filles n'ont jamais douté qu'elles mettraient au monde un garçon. Esprit de compensation ? Désir de reconnaissance ? Nécessité de se démarquer de leur propre mère ? Un désir n'est jamais simple ni pur, mais en général la venue d'un fils donne aux femmes le sentiment de se compléter.

Une attente de réparation se cache aussi souvent derrière ce désir. Comme si avoir un fils permettait à certaines de prendre une revanche sur un destin moins clément qu'il n'y paraît... « Ne pas avoir été un fils pour son père » ou « N'avoir été qu'une fille qui n'a pas suffi à réparer les blessures narcissiques d'une mère » est parfois moteur. Avoir un fils est alors une façon de se donner le pouvoir qu'une fille n'a pas. C'est également courir le risque, pour la mère qui n'a pas conscience d'adresser cette

demande à son enfant, de s'identifier à lui par la suite et de développer avec lui une relation fusionnelle qui le troublera dans sa quête de virilité. Au « Je suis mon fils... » qu'elle laissera entendre pour se rassurer, le fils répondra en écho « Je suis ma mère » faute de pouvoir s'en détacher.

Blessure narcissique

Le narcissisme étant l'amour que le sujet a pour lui-même, par blessure narcissique on entend tout ce qui a porté atteinte à l'image de soi. Et qui déforme la perception du monde et de soi-même.

Une blessure narcissique est la trace douloureuse de ce qui a été vécu par le sujet comme une agression. Occasionnée dans l'enfance, elle entrave le développement psychique et l'affirmation du « moi » qu'elle fragilise. Elle laisse des lésions qui donnent lieu à de la susceptibilité et à d'autres réactions souvent considérées comme démesurées. L'identité se construit en fonction du regard et de la reconnaissance des autres. Aussi la personne qui a subi des blessures narcissiques n'aura de cesse, une fois devenue adulte, de chercher un reflet d'elle-même pour se rassurer, soit dans un miroir, soit dans le regard de l'autre. Les blessures narcissiques s'aggravent avec le temps si elles ne sont pas prises en compte. Cela se traduit par de l'instabilité et un manque de confiance en soi, souvent dissimulé sous une apparente assurance.

Ce genre de blessures correspond le plus souvent à des traumatismes subis durant les premières années de la vie et dont l'écho douloureux se perpétue au présent. Les traumatismes étant passés le plus souvent inaperçus, elles sont difficiles à panser.

Désir incertain, désir masqué...

Le désir d'avoir un garçon n'est pas toujours tranché. Et plus il peine à se formuler, plus la venue d'un fils prend valeur de réparation, tant au niveau personnel qu'au niveau de la lignée.